

# Le monde de la mort et le monde des blancs

ELLI KÖNGÄS MARANDA  
Université Laval

## SUMMARY

This paper presents Lau funeral laments in their recent context of contact with the White world. Analysis of a text shows the kind of stress put on Lau culture in the fringes of urbanization.

## INTRODUCTION

Les chants funéraires lau<sup>1</sup> sont exécutés par des femmes spécialistes — pleureuses — qui se rassemblent autour du défunt dès sa mort. En réclusion dans la hutte funéraire, elles n'en sortent pas pour une période qui dure entre plusieurs jours et plusieurs mois. Les premiers jours sont les plus intenses. Dès leur arrivée, les femmes commencent à pleurer à haute voix, à pousser des lamentations d'une manière stylisée pendant que leurs larmes coulent abondamment. Cette première lamentation est appelée *loloua* ("pleurer à s'en fendre l'âme").

Quelques heures après, les chants commencent. Périodiquement, il devient impossible de continuer parce que, avec chaque groupe de nouveaux arrivants, les pleurs reprennent avec beaucoup d'intensité.

La dépouille funéraire ne peut pas être laissée seule, même pour un moment. Son âme (*ano*), dit-on, s'attarde pour quelques

<sup>1</sup> Dans d'autres traditions, on considère que les chants funéraires sont les formes d'art les plus archaïques (Haavio 1935).

jours autour de sa maison et, si elle est laissée sans compagnie, elle devient furieuse: elle commence à faire du bruit, à déplacer des objets et à manifester autrement son déplaisir. Ainsi, il faut toujours quelqu'un qui veille. Or, les chants funèbres sont un mécanisme qui aide à tenir les participants éveillés.

Les femmes appellent le chant funéraire "leur travail". La réclusion s'appelle *too bilia*, "demeurer sale". Comme signe de deuil, les femmes ne se lavent pas pendant cette période et elles ne se coupent pas les cheveux. Ces gestes sont considérés comme austères parce que les Lau se baignent régulièrement dans la mer et aussi dans les rivières, dans l'eau douce, et parce que les cheveux courts sont considérés plus esthétiques que les cheveux longs. Une fois le deuil terminé, les femmes subissent un rite de purification, ou plutôt de neutralisation, *sisiu* ("ablutions") pour retourner à leur statut normal.

En tant que genre, ces chants sont connus sous le nom *aeaea*. Le mot est onomatopéique et imite les sons chantés par les femmes comme refrain. Les meilleures chanteuses de *silia* ("chanter les mots", c'est-à-dire les parties articulées, lyriques), de *talunguu* ("parties d'accompagnement"), et même des *aeaea* jouissent d'une réputation bien établie.

\* \* \*

Pendant mes trois séjours aux Îles Salomon (1966-68, 1975, 1976), j'ai assisté à de nombreux rites de veillées funéraires. En 1975, dès mon arrivée à Honiara, la capitale des Îles Salomon, j'apprenais que Gilibeti, homme d'âge moyen, était mort à Honiara même où il avait travaillé pendant plusieurs années. Son frère, Laakwai, prêtre du culte traditionnel des ancêtres dans la lagune lau, était à Honiara avec sa famille.

J'ai immédiatement rendu visite à la hutte funéraire non pas parce que le défunt eût été connu de moi, mais parce que son frère était un de nos meilleurs amis dans la lagune. J'ai alors enregistré au magnétophone deux séances entières de chants. Les chanteuses de *silia* étaient Alamo (chanteuse bien connue, sœur classificatoire du défunt) et Alafai, sa propre sœur aînée. Les deux rivalisaient dans l'exécution des chants et alternaient pour l'accompagnement. Toutes les autres femmes chantaient l'*aeaea*. Parmi el-

les, se trouvaient la veuve Fakaabu et plusieurs autres proches parentes.

\* \* \*

Le style des chants est spécial. Pour comprendre leur langue ésotérique, il faut un effort d'apprentissage pour un étranger, même s'il connaît déjà la langue lau. J'ai beaucoup travaillé, dans les jours, semaines et mois qui suivirent, pour arriver à déchiffrer ces codes. J'étais grandement aidée, dans ce travail, par Abaloulou, fils de Laakwai (et, par conséquence, "fils" de Gilibeti), Sosoe, femme de Laakwai, Aluta Sanga et Hedley Toata, "frères" de Gilibeti. Je travaillais avec ces personnes parce que nous connaissions bien et parce qu'elles aimaient réécouter les bandes; mais le style musical et la langue des chants funéraires sont probablement bien connus de tous les Lau.

\* \* \*

On trouve plusieurs sortes de thèmes dans ces chants. Ce sont tous des thèmes mélancoliques: la fonction explicite des chants funéraires est, en effet, de "faire pleurer les gens". Les pleureuses disent: "faire pleurer les gens, c'est notre travail". Référence est faite à la nature, à la jeunesse, aux événements de la vie du mort, à l'amour parental, etc.

Je ne parlerai pas de ces thèmes ici parce que leur interprétation est hors de mon sujet, qui est de traiter de la mort en relation avec le monde des blancs. Je pose la question: Qu'est-ce que ces chants disent sur le contact avec les Européens?

Lors de la veillée funéraire à Honiara, un thème important fut celui du "monde de blancs" parce que Gilibeti y avait vécu pendant une bonne partie de sa vie adulte. Honiara, la capitale, où résident les blancs (et les Chinois), des Îles Salomon, est leur fenêtre sur le monde européen. *Arai kwao*, littéralement "homme blanc" est aussi utilisé comme adjectif: Honiara est ainsi *fera arai kwao*, "place habitée de l'homme blanc".

Le style des chants funèbres consiste en vers libres qui sont comme des "blocs constitutifs". Le vers est chanté, l'accompagnatrice reprend la mélodie et les autres chantent *aeaea*. Prenons un texte en exemple.

## ALAMOA

Ki naanani buira (beaucoup de pleurs et sanglots)	Nous quêtions/courons après
i founa goularesi	sur/parmi les pierres de Kolaa ridge [nom anglais de lieu]
iiroiïro mai i buira (pleurs)	nous cherchons
metolo nia kiini.	le métal [anglais, <i>metal</i> ] de la reine
Ma ki dao mai. (pleurs)	Et nous arrivons ici.
Ki ka dao mai,	Nous arrivons ici,
Ki iiroiïrofia taa?	Qu'est-ce que nous cherchons?
Ki dao 'ani taa?	Pourquoi arrivons-nous?
Ki iiroiïro mai....	Nous cherchons, cherchons
la gasi garu la boeni	où les lumières [anglais, <i>gaz</i> ] clignotent sur la pointe [anglais, <i>point</i> ]
Lea mai kia iiro nani mai i buira silifa kuki ogua medininilana	Nous venons, nous cherchons nous cherchons après l'argent [anglais, <i>silver</i> ] imprimé made in England.
Lea mai kia dao (pleurs)	Nous venons, nous arrivons
la kilau teofolo, la tede mufula tolo, la tarake liu ka rusu,	où les nuages dorment bas, où ils font bouger les collines, où les camions [anglais, <i>truck</i> ] passent sans arrêt
la kaa liu ka kwadi,	où les voitures [anglais, <i>car</i> ] passent en sifflant
la fai bamu tolingia,	où quatre bombes [anglais, <i>bomb</i> ] tombèrent
la sifola ni Merika.	où les Américains atterrirent.
Lea mai kia dao la beniroti nae e luu, la baiba sifo la gano,	Nous venons et arrivons où les routes [anglais, <i>road</i> ] courbent, où les tuyaux [anglais, <i>pipe</i> ] descendent dans la terre
la wata boru la beu. (pleurs)	où l'eau court dans la maison. [anglais, <i>water</i> ]

Après la séance, je demandai à Alamoia d'expliquer le texte. Elle l'interpréta dans les mots suivants (où elle réutilisa le style du chant plusieurs fois):

Aujourd'hui, nous [forme exclusive] venons ici  
nous cherchons, et nous arrivons à Honiara,  
nous courons après un *shilling*.

Nous venons ici pour un *shilling*.

Nous cherchons cela,  
et nous sommes en quête de la tête de la reine,  
la tête de la reine, cela nous rechercherons,  
made in England.

Et nous venons ici,

(Une autre femme interrompt:

“Cette Honiara est une autre île.”)

et nous cherchons

nous venons, nous arrivons,

et nous arrivons ici,

nos frères,

nos gens

sont morts ici.

Mais nous, pourquoi cherchons-nous le *shilling*,

courons-nous après la tête de la reine,

le cherchons-nous,

arrivons-nous ici?

Nous arrivons où quatre bombes tombèrent,

où les collines se suivent,

où les fils (électriques) sont en haut

où le gaz illumine la pointe

nous arrivons où les lumières sont colorées

nous arrivons où l'horloge montre le nombre,

nous arrivons où la route se courbe,

nous arrivons ici.

Or, une moitié d'entre nous sont déjà morts.

Nous courons après le *shilling*.

\* \* \*

Les chants funéraires sont un des rares genres de l'expression artistique dans lequel les mots empruntés de l'anglais se trouvent.

Il faut remarquer que, premièrement, la connaissance même passive du “pidgin” (dérivé de l’anglais) est très rare parmi les femmes traditionalistes; qu’elles ne l’utilisent jamais. Ainsi, ce style spécialisé, utilisé dans des occasions où les hommes n’ont pas de contrôle, sert peut-être à valoriser la connaissance des femmes autrement pas admise. J’ai aussi remarqué que, dans d’autres occasions de réclusion, par exemple, pour leurs règles, les femmes conduisent les discussions où elles comparent des langues qu’elles connaissent (langalanga versus lau, par exemple); ceci, peut-on suggérer, encore une fois, parce que les hommes, avec leur supposé supériorité de connaissances, sont absents.

Le style des chants, serait-il donc, en lieu d’être de l’anglais corrompu, plutôt une langue de prestige où les chanteuses peuvent s’exprimer sans être critiquées ou autrement contrôlées par leur milieu; où elles peuvent s’approprier l’expression et la connaissance “mondaine” des hommes?

Dans la perception de la ville, la technologie moderne est la chose frappante. Il faut noter que la ville des blancs est vue de l’extérieur: perception des gens qui voient des différences technologiques mais qui ne participent pas à la vie de la capitale. Honiara symbolise, pour les Lau, le monde des blancs. Quand les femmes ont composé des chants pour me saluer, elles ont décrit mon pays, le Canada, dans les mêmes termes qui sont utilisés pour Honiara. Or, le Canada, “île lointaine”, est aussi marqué par les bombes qui y tombèrent et les Américains qui y atterrirent.

Les “noms” poétiques d’Honiara ont un *terminus post quem*: l’année 1943, l’arrivée des soldats Américains. Ceux-ci y construisirent des entrepôts en tôles voûtées; maintenant, toute maison pas traditionnelle est appelée *luukabana merika*, “toits de tôle courbée américains”).

Les “noms” de Honiara répétés dans les chants sont

1. *avec référence à l’électricité:*

*gasi garu la boeni*: gaz, c’est-à-dire, le phare, électricité qui clignote sur la pointe. La pointe veut dire Point Cruz, le port;

*gasi garu la hili*: le “gaz” clignote sur la colline (anglais, *hill*);

*la gasi raoni la hili*: “où” “gaz” tourne (anglais, *round*) sur la colline;

*gasi bara i langi*: “gaz” court haut en lignes parallèles; référence aux fils électriques;

*lao waea bara i langi*: où les fils (anglais, *wire*) courent parallèles en haut;

*gasi tane i talana*: “gaz” tourne (anglais, *turn*) par soi-même;

*la gasi laeni abu*: où le “gaz” est interdit, référence aux feux de circulation;

*gasi e soomu naba*: “*gas shows number*”, anglais, référence à une horloge;

2. *l'eau courante, les tuyaux souterrains*:

*baiba sifoli gano*: les tuyaux (anglais, *pipe*) descendent sous la terre (plusieurs légères variations);

*la kafo boru la beu*: “où l'eau coule dans la maison.”

3. *les routes*:

*beniroti na e luu*: la route courbe (*beni*, anglais, *bent*; *roti*, anglais, *road*);

4. *la circulation*:

*la tarake liu ka rusu*: où les camions (anglais, *truck*) passent sans pause;

*la kaa liu ka kwadi*: où les voitures (anglais, *car*) passent et sifflent. Ce vers fut rejeté par mes informateurs mâles qui maintinrent que les voitures ne sifflent pas. Les chanteuses, elles, insistèrent que l'image était acceptable;

4. *les bâtiments*:

*la luukabana merika*: où [il y a] les toits de tôle courbée américains;

*la kaba a reretalau*: où les toits brillent sans interruption. Le vers fut improvisé pour décrire le Canada. Le mot *kaba* pourrait être dérivé du mot anglais *copper*, cuivre; peut-être, parce

que le cuivre fut un des premiers métaux connus. Le cas serait parallèle au mot *gasi*, gaz, pour l'électricité, et aussi au mot *sitili*, *steel*, acier pour les antennes;

5. *le drapeau:*

*la fulage tane raoni:* où le "flag turns round", "le drapeau tourne en rond."

6. *l'antenne*

*la sitili kaubaea:* où l'acier (anglais, *steel*) connecte.

7. *le bulldozer*

*la tede mufalo tolo:* où [il y a] le dixième (anglais, *tenth*) déplacement des collines; référence aux déplacements de terre par les bulldozers.

8. *l'argent blanc*

Toutes les références à l'argent parlent de la monnaie, décrivant l'effigie de la reine, ou encore le bruit que fait la monnaie sur les comptoirs.

*metolo nia kiini:* la médaille (anglais, *medal*) de la reine (anglais, *queen*);

*silifa kukiogua:* l'argent (anglais, *silver*)

*medininilana:* "made in England"

*ka nia i tabu ofesi:* ce qui était au bureau (anglais, *office*) de poste (anglais, *post*)

*ngwaluda 'ana firua:* facile avec la guerre;

*lati 'ana wao:* ce qui venait aisément avec la guerre (anglais, *war*);

*ringe i fafo kaoda:* ce qui sonne (anglais, *ring*) sur le comptoir (anglais, *counter*).

\* \* \*

Honiara a été la capitale des Îles Salomon seulement depuis la guerre; avant, le gouvernement colonial était situé à Tulagi (île



de Gela, aussi nommée Florida). Avant, les Lau n'avaient pas visité les centres des blancs. Pendant la guerre (la seconde guerre mondiale), plusieurs hommes travaillaient à Honiara pour les Américains. Ils relatèrent leurs souvenirs de guerre. Honiara est encore connu comme l'endroit où tombèrent les bombes et où atterrirent les Américains.

Avec les Américains, est venu l'argent de l'homme blanc. Avec l'argent, on peut acheter des produits "de l'homme blanc": des biscuits, du calico, des cigarettes. Mais, en 1975, le salaire d'un ouvrier était \$2.04 australien, tandis qu'un paquet de cigarettes coûtait \$0.46, un paquet de biscuits (8 onces) coûtait \$0.40, et un mètre de calico, \$1.80. Résultat: esclavage pour l'ouvrier qui était obligé de vivre de son petit jardin dans les champs à la marge de bidonville où sa famille demeurait dans une hutte de feuilles, sans cuisinière, sans toilette, sans aucun confort, et avec moins d'espace que dans le village traditionnel.

C'est de ce dilemme que parlent les pleureuses dans leurs chansons funéraires. Le monde des blancs est marqué par la présence de l'électricité (mais Kokomu, le bidonville lau, n'a pas d'électricité), des voitures et des camions (presque jamais possessions des Lau); des lumières (connues par le phare du port); des horloges, de l'eau qui "coule" dans la maison.

Dans le monde des blancs, la clé des richesses est "la médaille de la reine", l'argent australien. Aux Îles Salomon, le *shilling*, unité maintenant désuète en Australie, reste monnaie courante, unité classique, unité symbolique d'argent. Dans les chants des femmes, le *shilling*, *seleni*, veut dire: l'argent des blancs, l'économie monétaire.

Cette économie monétaire, ce travail pour "l'argent des blancs", les gens le disent volontiers, "nous a apporté la faim". Parce que la recherche de l'argent conduit les gens à laisser leur environnement natal, leur horticulture traditionnelle, leur sécurité dans les villages qui sont des îles artificielles où le système de la famille étendue garantit les soins sociaux.

\* \* \*

On devient déraciné sans qu'une nouvelle sécurité économique ne remplace celle qu'on vient de perdre. L'école blanche tue la cul-

ture traditionnelle, l'Église blanche tue la religion et le travail pour le shilling tue la sérénité de la vie et des rapports humains.

“Haia, bali ‘agami e mae suina.  
Gami iiro mai ‘uria seleni.”

“Or, une moitié d’entre nous sont déjà morts.  
Nous courons après le shilling.”

\* \* \*

L’anthropologie n’est pas une science sans passion comme l’astronomie qui naît de la contemplation des objets éloignés. C’est le résultat d’un processus historique qui a rendu la plus grande partie de l’humanité asservie à l’autre partie, et durant lequel les ressources de millions d’êtres innocents ont été pillées, leurs institutions et leurs croyances détruites, tandis qu’ils étaient eux-mêmes tués sans pitié, jetés en esclavage et contaminés par des maladies auxquelles ils ne pouvaient résister (Lévi-Strauss 1966: 126).

Nous venons, /  
nous arrivons, /  
et nous arrivons ici, /  
nos frères, /  
nos gens /  
sont morts ici.

Les femmes lau n’hésitent pas à voir le lien entre l’arrivée des blancs et l’arrivée de la mort blanche. Elles voient leur propre peuple, sous la pression de la “modernisation” se transformer en “une population indigène devenue errante, en quête d’outils métalliques, de tabac, de thé, de sucre et de vêtements” (Lévi-Strauss 1973: 371).

Leur perception est à la fois tragique et réaliste. Car cette “quête” déracine les gens et, une fois déracinés, les gens sont embarqués sur la voie de la mort.

## RÉFÉRENCES

HAAVIO, Martti

1935 “Kaikkien kausojen murhe” [The sorrow of all peoples], in his *Suomalaisen muinaisrunouden maailma*, Porvoo.

LÉVI-STRAUSS, Claude

1966 *Current Anthropology* 7: 126. Traduction d’Henri Colomber, in Jean Copans, *Anthropologie et impérialisme*, Paris, 1975: 64.

1973 *Anthropologie structurale* 2, Paris, Plon: 371.